

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4' »
 UN AN. 8' »

Sommaire

Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Nos Théâtres.	X.
Libre Chronique.	FRANC-SILLON.
Intelligence (poésie).	JULES TROCEN.
Chronique littéraire	UN ATTENTIF.
La Fleur de vie (poésie).	G. MONAVON.
Un bal chez Rothschild	X.
Dans l'atelier.	TONY D'ULMÉS.
Festival de Beaurepaire.	JEAN SARRAZIN.
Montpellier.	GUULO.
Les Cœurs: Une Rêveuse	EDGY.
Bulletin financier	X.

CAUSERIE

Huit jours se sont écoulés depuis les courses du Grand-Camp. Je n'ai donc nulle intention d'en faire le compte rendu, car, par le temps d'informations rapides qui court, un événement datant de huit jours appartient déjà à l'histoire ancienne. Les lecteurs de journaux, tenus en perpétuelle haleine par le télégraphe et le téléphone, ne veulent plus que du nouveau, n'en fut-il plus au monde.

Donc je ne parlerai pas des courses qui ont été cette année particulièrement brillantes, je veux simplement présenter à leur sujet quelques observations.

Dans une de mes précédentes Causeries, j'ai dit que dans l'année 1892, le pari mutuel, qui fonctionne sous l'œil bienveillant de l'autorité, avait enregistré le chiffre énorme de 164 millions de paris, sur lesquels le 10 %, soit une somme de 16 millions 400 mille francs, a été prélevé au bénéfice des œuvres de bienfaisance. J'ai fait observer que c'était Paris, où il y a des courses tous les jours, qui avait fourni la meilleure part de cette somme, en ajoutant qu'en province — où les courses étant rares ne constituent qu'un plaisir exceptionnel — nous avons beaucoup moins la passion du jeu, et je félicitais mes compatriotes de ne pas s'emballer.

J'ai été trop prompt dans mes félicitations.

Savez-vous, en effet, qu'elle a été la somme encaissée par le pari mutuel aux courses du Grand-Camp? Cent mille francs dans la première journée et cent soixante-cinq mille francs dans la seconde, soit le joli total de deux cent soixante-cinq mille francs. Soixante-cinq mille francs de plus que l'année dernière. Les lyonnais qui ont la réputation d'être des gens économes s'emballent, vous le voyez, tout comme

les autres, et il est heureux qu'on ne leur fournisse pas plus souvent l'occasion de s'emballer.

Deux jockeys ont fait lundi une chute dans laquelle ils se sont assez grièvement blessés. Un instant on a cru que l'un d'eux ne survivrait pas. Grâce au ciel, ils sont aujourd'hui hors d'affaire.

Ces accidents, qui se renouvellent assez fréquemment, sont sans doute fort regrettables, mais à mon avis, les jockeys ne sont pas aussi à plaindre qu'on veut bien le dire.

La triste chance de se casser la tête sur un champ de courses, est un aléa de leur étrange profession qui serait en vérité trop belle, si elle ne comportait pas certains dangers.

Les jockeys s'étant acquis quelques célébrités par des succès — dans lesquels leur cheval est bien, il faut le reconnaître pour une bonne part — arrivent très bien à devenir millionnaires. Ils ont — en dehors de leurs appointements — une remise sur les prix gagnés par eux, ils reçoivent des gratifications des joueurs qui ont parié pour leur cheval, enfin, ils parient eux-mêmes, étant, par leur position, assez bien renseignés. Tous ces bénéfices accumulés font que quelques-uns réalisent au bout de l'année plusieurs centaines de mille francs, ce qui leur permet d'arriver rapidement à être millionnaires.

Entre le jockey qui se tue sur un champ de courses et le pauvre ouvrier couvreur gagnant trois ou quatre francs par jour, qui, le pied lui ayant glissé sur un toit, est précipité sur le pavé où son corps est réduit en bouillie sanglante, je n'établis pas de comparaison. Ma pitié est toute entière pour l'ouvrier qui dans son existence n'a connu que la misère, qui a exposé sa vie pour gagner le pain quotidien de sa famille, et non pour le jockey qui a connu les joies de la fortune, et qui meurt, en quelque sorte, en héros sur le champ de bataille de ses exploits.

Pour la première fois, quelques journaux lyonnais, en rendant compte des courses, ont fait la description par le menu des toilettes à sensation. Mes confrères ont eu la délicatesse de ne pas nommer les jolies femmes, — je veux croire qu'elles étaient jolies — qui portaient ces toilettes, mais c'est là un commencement. Vous verrez que l'année prochaine les noms des élégantes seront donnés en toutes lettres.

Nous avons, sur cette question de publicité, fait à Lyon depuis quelques années un assez rapide chemin.

Lors de la première représentation au Grand-Théâtre de l'opéra *Etienne Marcel*, de Saint-Saëns, M. Aimé Gros avait adressé des invitations aux critiques parisiens qui vinrent accompagnés de chroniqueurs : ces derniers, selon la tradition parisienne, adressèrent à leur journal le compte rendu de la soirée, non sur la scène mais dans la salle ; ils nommèrent en toutes lettres les femmes du monde et les cocottes ayant assisté à la représentation.

Cette salade russe où les noms les plus disparates se trouvaient mêlés fit faire la grimace au monde lyonnais peu habitué à ces procédés parisiens de publicité, qui ne déplaisent pas, dit-on, aux femmes de la meilleure société parisienne très flattées de se voir citées dans un journal.

Mais depuis l'époque dont je parle il a passé, comme on dit à Lyon, beaucoup d'eau sous le pont Morand ; et je crois que la salade en question, serait aujourd'hui dégustée par quelques femmes avec un certain plaisir. Nous sommes entrés dans le mouvement.

Avez-vous remarqué que depuis quelques années nos journaux lyonnais rendent compte des mariages ? Ces annonces — car ce sont bel et bien des annonces — sont en général sollicitées par les amis de la famille des jeunes époux ; et comme les journaux sont d'une rare complaisance, ils insèrent sans trop se faire prier une petite note flattant la vanité. Nous nous mettons chaque jour à la mode parisienne, et la publicité qu'on redoutait autrefois si fort en province, est aujourd'hui une aimable personne dont on mendie les sourires, et à laquelle on est très reconnaissant lorsqu'elle veut bien s'occuper de vous.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Des modifications assez importantes auront lieu, cette année, dans la troupe de l'Opéra.

M. Lassalle a donné sa dernière représentation. Il doit partir prochainement pour l'Amérique, où il fera un séjour d'une assez longue durée. Son emploi sera tenu en partie par M. Noté, notre ancien baryton qui vient d'obtenir un nouveau succès dans *Salammbô*. M. Vernet quitte l'Opéra le 1^{er} juillet. Lui aussi s'en ira sans doute en Amérique.

La direction de l'Opéra a demandé à M. Plançon de choisir entre Paris et Londres, où il est en ce moment. M. Plançon n'ayant pas voulu résilier son engagement avec Coven-Garden,

c'est celui qui le liait avec l'Opéra de Paris qui a été rompu.

M. Alvarez, à qui la direction avait demandé d'opter également entre Paris et Londres, a opté pour Paris.

M. Duc s'en ira vraisemblablement au 1^{er} janvier prochain.

La direction a engagé M. Gibert de l'Opéra-Comique. MM. Delmas, Renaud et Gresse, demeurent à l'Opéra.

Mme Rose Caron, qui va prendre son congé annuel le 1^{er} juillet, en même temps que M. Van Dyck, ne songe pas plus à quitter l'Académie nationale de musique que les directeurs ne consentiraient à la perdre. Il en est de même de Mlle Bréval.

On entendra prochainement Mlle Chrétien, sur qui la direction fonde de grandes espérances — elle doit se faire entendre dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable*.

Mmes Tanes et Loventz s'en vont; la première est engagée au théâtre de la Monnaie.

La direction, par contre, a remplacé Mmes Marq, Héglon, Berthet et Carrère.

On dit que Mme Richard a l'intention de quitter définitivement la scène à la fin de l'année pour se consacrer au professorat.

**

A Londres :

Sur l'invitation de la Reine, la Comédie-Française a donné une représentation au château de Windsor.

Le programme comprenait la *Joie fait peur* et *l'Eté de la Saint-Martin*.

A propos des représentations de la Comédie-Française à Londres, il paraîtrait que les recettes sont assez maigres, ce qui tient pour une large part, à l'indisposition de M. Mounet-Sully.

**

Une des attractions de la *season* prochaine à Londres sera l'audition d'une authentique princesse hindoue qui ambitionne d'être une princesse du chant. Elle descend de la maison royale de Delhi, s'est vouée à la musique et a débuté à Cannes, en petit comité, dans une réunion privée.

La princesse Ahmadie est le seul membre de sa famille qui professe le christianisme. Sa mère porte le titre de lady Ali, par autorisation expresse de la reine Victoria, qui lui alloue une pension de 5,600 francs par an.

**

La longueur des opéras.

La valeur des chefs-d'œuvre musicaux ne doit pas être calculée d'après leur dimension, pas plus qu'on ne doit mesurer la peinture au mètre pour lui assigner du mérite. Le petit tableau suivant prouve qu'on peut faire long et bien, court et mauvais, et vice versa.

Voici :

Le plus long des opéras est *Guillaume Tell* : il dure 4 h. 50. Viennent après *Robert le Diable* et la *Reine de Chypre* qui durent 4 h. 45; en troisième ligne se trouve *l'Africaine* qui prend 4 h. 40; puis *Faust*, *Hamlet* et les *Huguenots* qu'il faut 4 h. 30 pour exécuter. La *Juive* dure 4 h. 25, *Charles VI* et le *Prophète* 4 h. 15, *Roméo et Juliette* et *Aïda*, 4 h.; *Paul et Virginie* 3 h. 35; le *Bal Masqué* et la *Favorite*, 3 h. 25; la *Reine de Saba* et la *Perle du Brésil*, 3 h. 10; la *Muette* et le *Trouvère*, 3 h.; *Martha* et *Freschütz*, 2 h. 45; *Lucie*, 2 h. 40; enfin *Violetta*, *Rigoletto*, la *Somnambule* et *Don Pasquale*, 2 h. 30 et le *Philtre*, 2 h.

Des opéras comiques le plus long est *Carmen* qui dure 3 h. 40, *Lara*, *Mignon* et *Piccolino* viennent ensuite, 3 h. 30; puis le *Barbier de Séville* et les *Diamants de la Couronne*, 3 h. 15; les *Dragons de Villars*, *Zampa*, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Dame Blanche*, 3 h. 10; le *Pré-aux-Clercs*, 3 h. 07; le *Cheval de Bronze*, *Giralda*, 3 h.; *Fra Diavolo*, 2 h. 50; l'*Ombre* et le *Pardon de Ploërmel*, 2 h. 45;

Mireille, 2 h. 40; la *Fille du Régiment*, le *Domino noir* et *Richard cœur de lion*, 2 h. 15; le *Châlet* et le *Nouveau Seigneur du Village*, 1 h. 15; *Maître Pathelin*, le *Chien du Jardinier*, les *Noces de Jeannette*, l'*Epreuve villageoise* et *Gilles Ravisseur*, 1 h. 10; enfin le *Maître de Chapelle* et *Bonsoir Voisin*, 50 minutes.

**

La danseuse serpentine devant le Tribunal civil de Paris.

La *Loie Fuller* a comparu cette semaine devant le tribunal en présence du directeur des Folies-Bergère qui l'a engagé pour trois ans, au prix à forfait de 61,000 dollars, soit 305,000 fr., les frais de voyage de la danseuse figurant dans cette somme pour 5,000 fr.

Une clause du contrat portait que si la *Loie Fuller* dansait sur une autre scène, ce serait au profit de l'imprésario, non au sien; et c'est ainsi que la jeune femme avait dû être dirigée sur Saint-Petersbourg pour être exhibée pendant un mois au cirque le plus renommé de Russie. Le directeur comptait toucher les 25,000 fr. de ce sous-engagement, quand, au moment de partir, la danseuse excipa d'un état de maladie et de l'inquiétude dans laquelle elle était tenue par la santé de sa mère, pour rester à Paris. Le directeur demande de gros dommages-intérêts.

Voilà le procès : nous en ferons connaître la solution.

P. B.



On annonce comme un fait accompli une nouvelle qui circulait depuis quelque temps dans le monde des théâtres.

M. Poncet directeur s'est associé pour la saison prochaine avec M. Dauphin, directeur du théâtre de Genève.

Dans cette combinaison, M. Dauphin aurait seul la direction du Grand-Théâtre, et M. Poncet — seul aussi — la direction du théâtre des Célestins.

Nos théâtres ne peuvent que gagner à cette combinaison. Il est certain qu'un seul directeur est dans l'impossibilité de diriger deux théâtres, et il s'occupe alors seul spécialement de celui dont le genre a ses préférences, il en résulte forcément qu'il sacrifie un théâtre à l'autre. Nous pourrions facilement, en citant d'anciens directeurs, appuyer cette réflexion par des exemples. Dans sa direction du théâtre de Genève, M. Dauphin a fait preuve d'une réelle compétence en caractère musical, et c'est là une excellente recommandation.

Quant à M. Poncet qui s'est toujours par goût occupé du genre dramatique, il donnera, nous n'en doutons pas, au théâtre des Célestins une activité qui lui manquait, car il était un peu négligé. M. Poncet, absorbé par le Grand-Théâtre, ne pouvait pas lui consacrer le temps nécessaire, et ça a été grand dommage car la troupe de comédie particulièrement était fort remarquable, et on n'en a pas certainement tiré tout le parti qu'on aurait pu.

Tout est donc pour le mieux.

X.

LIBRE CHRONIQUE

Turlututu... Casques pointus.

La lecture du feuilleton des pétitions adressées par des particuliers à la Chambre des députés donne lieu parfois à des trouvailles assez bizarres. C'est ainsi que le sieur *Mouillé* père, à Chantenay-sur-Loire (Loire-Inférieure), demande la reconstruction de Paris suivant un plan qu'il soumet à l'appréciation du Parlement.

A la bonne heure! Voilà un citoyen qui se préoccupe de secouer le marasme des affaires.

Partant de ce principe que « quand le bâtiment va, tout va »; il est évident que son idée de démolir et de reconstruire Paris — sur le plan de Chantenay-sur-Loire, probablement — est une de ces inspirations simples et géniales, qui devraient venir à la pensée de tout le monde; mais auxquelles on ne songe que lorsqu'un puissant esprit se décide à les prendre sous son patronage.

Gloire donc à cet homme *Mouillé*!

Paris — reconnaissant de sa sollicitude — devrait lui voter un *parapluie* d'honneur.

— Le sieur *Ansault*, vigneron à Esvres (Indre-et-Loire), demande que les frais de toute élection soient mis à la charge de l'Etat et répartis également entre tous les candidats.

Ce n'est pas raisonner *en sot*, car les black-boules auraient ainsi la consolation de contribuer, pour leur part, aux frais électoraux de leurs heureux concurrents.

— Le sieur Franck Josuel, à Alger, demande le vote d'une loi édictant la peine de mort contre tout ministre coupable de concussion, de corruption ou de prévarication. J'aurais aimé voir le député Baihaut chargé du rapport sur cette pétition. Mais, en cherchant bien, qui sait si l'on ne trouverait pas dans la Chambre quelque « honorable préopinant » aussi justement qualifié, pour réclamer la prise en considération des *desiderata* du sieur Frank Josuel?

Nous relevons ensuite la pétition d'un sieur Gonon, de St-Etienne (Loire), âgé de 26 ans, qui argue de ce qu'il est malade et dans « l'impossibilité de travailler, pour réclamer des « pouvoirs publics une somme de cent cinquante mille francs, à seul titre de *citoyen français*, pour lui et sa famille ».

Dame! écoutez donc, la France a doté plus généreusement encore Herz et Arton, qui n'avaient même pas ce titre à invoquer.

Vous remarquerez, d'ailleurs, la modération des exigences de notre compatriote Gonon, qui s'abstient de demander — pour lui et sa famille — la grand'croix de la Légion d'honneur, vacante par la radiation de Cornélius-Krackus.

Enfin, sous le n° 3134, une dame X..., du département des Vosges, invoque sa situation de « femme d'un condamné actuellement en « prison » pour solliciter une pension du gouvernement.

Cette brave femme a dû être impressionnée par le récent arrêt de la Cour de cassation — dans l'affaire de Panama — qui lui a révélé toutes les ressources de la justice distributive.

**

Cette dernière s'exerce aussi — outre Rhin

— aux dépens de l'unité allemande, qui se décolle et se lèzarde lamentablement :

La *Neue Buerger Zeitung*, organe démocrate du Palatinat, représente les Prussiens comme des individus déchus moralement et physiquement et se pliant sous le knout du Landrath; les Allemands ont eux un tempérament que ne peuvent avoir les Prussiens, nourris de pommes de terre et de harengs pourris et saturés de schnaps.

Ce n'est déjà pas mal — pour des cousins germains — mais il y a mieux :

En pleine Bavière, la *Gazette de Munich* — à l'issue des dernières élections, dont les tendances séparatistes ont si fort irrité M. de Berlin et son fidèle Caprivi — lâche à ses frères teutons des bords de la Sprée, la textuelle bordée suivante à laquelle nous nous ferions scrupule de changer un *iota*.

— « Tout ce qui a une sale gueule prussienne croit pouvoir déverser sa bave sur nous autres Bavaois, et les effrontés *Fritschen* (qualification du prussien) font les importants à un tel point que nous regrettons amèrement que l'année 1866 soit déjà si loin de nous.

« C'est dommage, grand dommage pour nous, que nous soyons maintenant liés à ces grands hâbleurs et, par cela même, condamnés à recevoir pour eux les coups qui les attendent à la prochaine guerre.

« Du reste, que ces impertinents *Fritschen* restent donc chez eux, ou qu'ils traversent seulement la Bavière, quand la fantaisie les prend de promener à travers le monde leur gueule ébréchée qui ressemble à une caverne d'assassins (*mozdezgrube*) et qu'on peut aussi nommer sale gueule (*sie*).

« Nous serons très enchantés lorsque nous ne serons plus obligés de voir ces figures de pommes de terre saturées d'eau-de-vie; nous ne serons plus forcés de bailler, quand nous ne verrons plus ces ennuyeux cuirassiers bourrés de pain de son (*Pompernikel*) se traîner chez nous dans tous les coins et happer l'air de l'Allemagne du Sud afin de calmer leur faim.

« Dès qu'un dompteur de harengs prussiens se fait voir chez nous, on remarque immédiatement, au mauvais temps, que le soleil — qui pourtant luit pour tout le monde — ne daigne pas éclairer les grandes gueules de ces chiens brandebourgeois (*sic bis*) ».

Avouez qu'on apprendrait l'allemand rien que pour déguster ce régal dans toute sa saveur gothique.

Moi qui ne prenais jamais de *bavaroise* dans la crainte d'être écoeuré par la fadeur de ce breuvage, je reconnais, franchement, que mes préventions étaient injustes; et — de temps à autre — je n'hésiterai plus à me délecter d'un entrefilet de cette véridique *Gazette de Munich*... à laquelle j'espère bien que ses interlocuteur berlinois vont répondre de la même encre... verte...

Ces « sales gueules de prussiens » — pour parler l'allemand du sud — vont probablement renchérir sur ces aménités de leurs confédérés; et nous allons apprendre d'eux comment il convient de désigner les Bavaois? *Modezgrube* (caverne d'assassins) est déjà assez coquet — comme terme familier — mais les « sales gueules ébréchées » par la feuille *munichienne* trouveront certainement — en fouillant leur

vocabulaire — une réplique encore plus tudesque.

Toutefois, il leur est interdit — sous peine d'être taxés de plagiat — d'employer les épithètes de « figures de pommes de terre saturées d'eau-de-vie » — « ennuyeux cuirassiers bourrés de pain de son » — « dompteurs de harengs » (pends-toi, Bidel!) — « grandes gueules de chiens » classées désormais comme synonymes de *prussiens* dans le répertoire de la Bavière, qui traduit ainsi littéralement la pensée française, dont la langue — plus délicate — ne touche à l'Allemagne qu'en écrivant avec des pincettes.

FRANC-SILLON.

INTELLIGENCE

A MARIE-LOUISE.

Quand nous nous rencontrons, mignonne, en quelque Personne ne connaît le sentiment profond [fête, Qui nous aide à cacher le thème si fécond Des compliments banaux que le monde se jette,

Comme la foule effleure et ne va pas au fond, Nous pouvons, connaissant notre entente secrète, A son insu parler une langue muette, En soulignant des yeux ce que la voix répond.

Je prends ce que je veux de tes propos de femme, Tu sais le mot qu'il faut quand je te dis : madame, Car nous nous comprenons avec des mots légers ;

Et nous goûtons en paix le charme intime et grave De nous sentir liés par notre amour suave Quand le monde nous croit l'un pour l'autre étrangers.

Jules Troccon.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Allons, vivent la jeunesse et son adorable inconscience toujours digne d'intérêt.

Jusqu'à présent Lyon manquait de moralistes; désormais il en aura un qui, sous le pseudonyme de Lord Palmersston, se constitue redresseur de torts et d'auteurs (1), surtout d'auteurs. En voici la preuve.

Vous trouviez peut-être, jusqu'à présent, ô mes amis, que Renan n'était pas un imbécile, qu'il avait même quelque talent, une valeur scientifique au dessus du vulgaire; Lord Palmersston se charge de vous répondre: « Renan, dit-il, est un paillard dont l'inanité intellectuelle flamboie », un diseur « d'aphorismes cotonneux »!... Vous êtes-vous laissés charmer par le doux Loti? Si oui, je vous plains, car, sachez-le: « Il a perpétré une œuvre malsaine et tortueuse enfouie sous la duperie menteuse d'un septicisme joli et d'une indifférence bienveillante », hein? voilà une belle phrase!

J.-Jacques Rousseau n'est « qu'un être sans vergogne, pourri d'instincts tarés et bas ».

Zola n'est « qu'un romantique mâtiné de matérialisme, il chevauche dans l'absurdité lyrique avec emphase. » Balzac est un banal « dont le style est un galimatias » tout comme Stendhal et Bourget qui n'est lui « qu'un regrattier psychologique ». Quelle jolie et élégante expression? M. de Vogué ferait bien, quand il aura fait imprimer un ouvrage, de le relire auparavant, car il est avéré qu'il l'écrivait souvent peu correctement, témoin son volume sur l'exposition de 1889 qui est à de certains endroits pitoyable, illisible!...

MM. Sarcey et Fouquier, ça n'existe pas.

Flaubert n'est qu'un enfant pour le style et Salammbô qu'une fable que vous ou moi, lecteurs, pourrions écrire en prenant un bock!

Taine a « une agaçante et délicieuse netteté ». Je croyais que ce qui était agaçant ne pouvait être délicieux, et vous?

(1) Paris. Imp. imerie de la Cour d'Appel un volume qui a pour titre: Un point d'interrogation; l'auteur (et je le comprends) ayant été fort embarrassé quand il a fallu lui donner un titre.

Dumas fils a le style de son père, corrigé par la connaissance de la grammaire; il n'a d'ailleurs aucun talent.

Le tort de M. de Pontmartin fut « d'aimer trop les académiciens. »

Quelle volée de bois vert! Passons aux poètes.

T. de Banville dont quelques nigands avaient admiré le talent souple et lumineux a jeté sur ses vers :

Des oripeaux fanés sortant de chez ma tante!...

Victor Hugo a cessé d'être poète « à partir des chansons des Rues et des Bois. »

Quant à notre maître Joséphin Soulayr, il est plein de mièvreries dans sa pensée et dans son style; combien Jules Lemaitre lui adressa jadis de fines et justes critiques?

Chemin faisant notre lord indique à Paul Mariéton que les plus beaux yeux qui soient sur la terre sont non pas les yeux baissés, mais les yeux de lynx! Je suis tout à fait de son avis.

Un salut, en passant, au peintre Puvis de Chavannes « qui n'est qu'un caricaturiste comme Manet. »

Meissonnier, lui, n'a fait qu'une œuvre belle: 1814. Ses autres tableaux ne sont que des imitations de peintres Hollandais. Ah! ah! ah! ah!

Palmerston daigne admettre, ô prodige, Brunetière dont le bon sens fait sa joie « parce qu'il a le courage du lieu commun. » Pas si « lieu commun » que ça, les ouvrages du grand critique, si lord Palmerston les avait lus, il n'en serait pas ainsi, je l'espère, pour lui, du moins.

Veuillot est à ses yeux « un maître inimitable de la langue française »; « il est souvent en colère (pour ne pas dire toujours), mais il s'attarde à cueillir les fleurs du chemin et ceci lui donne le temps de se calmer et d'être suave... »

La vérité est qu'en dehors des odeurs de Paris, Veuillot n'a laissé aucune œuvre hors de pair. D'ailleurs, continue notre auteur, il égale certainement la Bruyère auquel il emprunte « le tour imprévu, la gambade presté! »

Telles sont les idées de Lord Palmersston qui tonne sans interruption, jamais d'enthousiasme, rien que de la critique haineuse. A peine quelques mots élogieux pour Coppée, Daudet, Mérimée, pour retomber ensuite dans la dénigration à outrance.

Tout le monde est atteint, du reste, les auteurs allemands et suisses (Topfer et Cherbuliez, entre autres) ne sont pas plus épargnés que les auteurs français. Je regrette toutefois de ne pas connaître l'opinion de Palmersston sur Goethe, et Shakespeare. Nous aurions passé là un bon moment, sans doute.

Il nous apprend encore que le beau attique n'a jamais existé. Chacun sait « que l'antiquité ne fut qu'un rut triomphal, éhonté. A l'eau Platon, à bas Socrate; ce dernier à tout connu et ce prétendu novateur n'est que la plus hideuse et la plus complète expression du génie grec dans sa crapuleuse infamie, v'lan! attrape! »

L'Apollon du Belvédère, ô élèves de la villa Médicis, est un être « éphémère et mou » (page 25)!

J'arrête ici les citations, car en présence d'inepties de ce genre, la plume tombe des mains.

Ah! que l'auteur ne s'est-il tenu aux croquis champêtres, à ces impressions, à ces descriptions qu'il fait si joliment. Tel par exemple le récit d'une promenade en bateau sur la Saône, ou ce qu'il dit de son cabinet de travail.

Je note également d'intéressantes impressions de voyage en Hollande avec des critiques souvent judicieuses sur les peintres du pays, Palmersston, c'est clair comme le jour, a lu Taine (et il a eu raison), mais je regrette qu'il n'ait pas feuilleté le beau livre de Fromentin sur les maîtres d'autrefois, il n'aurait pas parlé comme il l'a fait de Rembrandt et de Rubens.

C'est là que notre auteur excelle et qu'il fait

bon le suivre ; il semble alors qu'on cause avec un homme de bonne compagnie.

Mais il n'en est pas de même quand il parle littérature, philosophie, religion. Vous y êtes trop virulent, Monsieur, et toute votre érudition, qui est réelle, n'arrive point à persuader. On ne prend pas les gens avec du vinaigre.

Le volume est écrit en prose alerte, vive, parfois pittoresque, parfois un peu lourde, et en vers. Ceux-ci ne sont souvent que de la prose rythmée. Si vous demandez pourquoi ce mélange de vers et de prose, l'auteur vous répond : *De même que pour faire avaler ses fraises, il faut les rouler dans du sucre, de même pour faire lire ses vers, il faut les rouler dans de la prose* ; et j'avoue que la prose les roule souvent.

Je fais grâce au lecteur de tous les calembours répandus dans le livre, des remarques voulant être spirituelles sans y parvenir, des appréciations et des jugements par à peu près.

Lord Palmerston a bien tort de *blaguer* les Goncourt ; comme eux il est artiste, mais il n'est pas comme eux convaincu, sincère, de bonne foi, et je l'en plains.

En résumé ce volume est une œuvre de jeunesse. C'est naïf et trop absolu. J'ai lu quelque part cette pensée : *« La jeunesse ne connaît point l'art des modifications, pour elle tout est bien ou tout est mal »*... C'est peut-être aussi le cas de rappeler ici la phrase de M. Leconte de Lisle interrogé par M. Huret sur les tendances des auteurs nouveaux : *Ah ! ces jeunes gens, tous farceurs*, disait-il.

J'espère que la vie et ses épreuves apprendront au pseudo-lord Palmerston l'indulgence, le calme et surtout à tourner 7 fois sa plume dans sa main avant d'écrire. Car, quoiqu'en dise Paul Hervieu, les écrits restent !

UN ATTENTIF.

LA FLEUR-DE-VIE

IMITATION D'UN CHANT THESSALIEN

Dans un clair ruisseau Dyrce voit ses charmes ;
Ses regards pourtant se voilent de larmes...
Calais lui dit : — Printemps gracieux !
Laisse mon baiser sécher tes beaux yeux,
Et dis quel chagrin cause tes alarmes ?..

La belle reprend d'un air attristé :
— Le ciel n'est, dit-on, que joie et clarté,
Mais la terre est bonne et la vie est douce :
Pour me consoler, là-haut dans la mousse,
Va chercher la fleur d'immortalité ! —

Calais qu'entraîne une ardente fièvre,
Répond : — De chagrin que ton cœur se sèvre !...
Il court, puis revient disant : — la voici !
Et la blonde enfant s'écrie : — Oh ! merci !...
Et, prenant la fleur, la porte à sa lèvre..

Mais soudain tremblante et le front baissé,
Pâle comme un lys par le vent froissé,
De larmes ses yeux s'emplissent encore ;
Et le beau chasseur, de sa voix sonore,
Lui dit : — Qu'as-tu donc à pleurer, Dyrce ?..

Quoi ! des pleurs toujours, belle infortunée !
Quel souci tient donc ton âme enchaînée ?...
— O méchant garçon, perfide et cruel,
Ce n'est pas la fleur qui rend immortel,
C'est la fleur d'amour que tu m'as donnée !..

Calais l'embrasse et dit en riant :
— Qu'importent les jours et leur vol fuyant !
A vivre deux fois ma fleur te convie...
Oui, la fleur d'amour est la fleur de vie,
Car l'amour vainqueur se rit du néant !

— Ah ! reprend Dyrce, quand ta main la donne,
La fleur dont l'attrait jusqu'au cœur rayonne,
Mon cœur trop charmé ne peut refuser...
Ma vie est liée à ta douce baiser :
Que la fleur d'amour reste ma couronne !

GABRIEL MENAVON.

UN BAL CHEZ ROTHSCHILD

Ce bal n'est pas d'hier ; les détails n'en sont pas moins intéressants.

Lorsque, le 3 mars 1821, on annonça, à Paris, une fête donnée par « M. Roschill », on savait de lui ces choses seulement : qu'il était israélite et gros traitant ; que son père avait rendu de particuliers services aux têtes couronnées et découronnées, et que lui, James, le successeur, venait tantôt d'expédier pour le service de l'Autriche 80 quintaux d'or monnayé à Lindau.

Suivant le mot très perfide d'un homme d'Etat, le financier n'est encore que *prince de Galles* dans sa partie. Corbière le ministre avait tout loisir de rabrouer les valets de la maison, un jour que, dans une mise assez lâchée, il demandait à parler au maître : « Mon ami, ne soyez pas insolent, le patron ne l'est pas encore ! »

Le bal dont M. Bouchot donne, dans la revue la *Vie contemporaine*, une si jolie description (à laquelle nous empruntons ces détails), était la pendaison de la crémaillère de la maison de la rue Laffite.

Les jeux confisquent plusieurs pièces dans l'hôtel même ; les arrivants auront dès l'entrée cette surprise de la lumière très douce des bougies brûlant dans leur flambeau d'argent et faisant des oasis tranquilles parmi les éclats et les brouhahas des salons illuminés à jour. Puis tout à l'extrémité du logis, dans la bonne place, le buffet a été ménagé en gradins et chargé des friandises à la mode, plats montés, sucreries arrangés en temples grecs, en ruines gothiques, en moulins à vent, figures friandes casquées en Minerves, viandes et gibiers aussi — résurrection des goûts de l'Empire — au milieu de tous les vins fameux au monde, français, allemands, espagnols ou hongrois. Des tables seront réservées aux dames, que les cavaliers, restés debout suivant l'usage, serviront entre deux quadrilles, aidés par les premiers maîtres d'hôtel de Paris, des hommes très imposants sous leur frac noir à aiguillettes, et coutumiers des soirées princières.

Le salon de réception, le plus somptueux, pareil à une pagode dans ses dorures et ses soieries, jonché de tous les canapés, les escabeaux, les fauteuils, récemment sortis des fabriques, encombré de tableaux et d'objets précieux, est le centre de la fête. On y arrive à l'enfilade de deux ou trois pièces plus petites, maintenues dans les éclairages modérés. Là se tiendront les maîtres de maison, et à chaque entrée nouvelle un laquais soulevant une lourde portière jettera les noms.

Combien d'invités pourront s'ébattre à l'aise ? Les mieux informés estiment 2,000, les exagérés doublent le chiffre. La vérité est que 1,500 lettres ont été portées à domicile par des jockeys, et presque toutes ont eu une réponse favorable.

L'entrée du temple d'or n'est point banale. Au milieu du vestibule dont les portes vitrées s'ouvrent à chaque arrivée, des chasseurs reçoivent les pelisses, les vitichouras et les manteaux, et les rangent. Puis les invités passent dans la haie des laquais à la française, portant la fleur au côté, les bas blancs, les souliers à boucles, et le frac galonné ; et ils vont ainsi sur les soyeux tapis, en grande cérémonie de cour, les cavaliers offrant la main aux dames, scandant le pas suivant les principes des professeurs de maintien. Le beau monde est celui qui parade le plus ; il compte pour galanterie de supérieure essence la façon de mettre les pointes en dehors, de manier son chapeau, ou d'arrondir les coudes. Dans cette lutte d'élégance, les moindres ne se démêlent point facilement des autres ; ils ont de pareilles enjambées majestueuses, des raideurs tout aussi solennelles, une morgue égale. Certaines erreurs furent très risibles : M. X..., consul général, et le duc de Gaëte jettent ensemble leur nom à

l'huissier introducteur, qui intervertit les rôles et annonce l'un pour l'autre. Le duc fut le premier à en rire, et M. X... ne s'en froissa pas, vous pouvez penser. Eu égard aux tenues, l'erreur était si excusable !

Quand les ministres apparurent en grand habit, la partie fut définitivement gagnée.

Les pierres et les bijoux éclatent, lourdement chez les moins éduquées, discrètement pour les autres ; aux oreilles ce sont des solitaires énormes, des pendants larges, ou des ciselures d'acier plus chères et précieuses que d'or. Sur les gorges de pesantes rivières, des coliers de perles, de grosses chaînes, contraste cherché avec le jansénisme un peu inattendu des toilettes sombres, fort de mise alors, avec la candeur quasi virginale des crêpes et des blondes. Le ton n'est pas de s'habiller d'étoffes riches, ni de dentelles. Mme Gros-Davillier, la déesse du lieu, plus chargée de pierreries qu'une sultane d'Orient, n'a pas mis 35 louis à sa robe, dont le fameux Leroy nous a gardé les factures détaillées. Elle a ce soir-là une jupe de tulle blanc, orné de satin aux boutonnières, avec pour toute garniture trois bandelettes en satin, deux rangs de fleurettes en velours frisé entremêlées d'épis d'or. Son corsage allongé à la Sévigné et drapé d'une épaule à l'autre est recouvert de deux colle-rettes de blonde, et serré à la taille d'une ceinture à agrafe. Les dessous de satin blanc ont leur ourlet renforcé d'une paille. Au côté gauche un bouquet de Prévost d'à peine vingt francs. La simplicité même !

Le banquier heureux eut une bonne presse ; s'il se mêla quelques épigrammes aux compliments, qu'importait à « James Roschill » ? Il lui suffisait que la crémaillère fût pendue, et elle l'avait été solidement en présence de la cour et de la ville, le 3 mars 1821, un soir de carnaval...

(La Vie contemporaine).

DANS L'ATELIER

Ils étaient quelques amis dans l'atelier du jeune et déjà célèbre peintre X..., devisant gaiement après un copieux dîner.

« Vous me demandez pourquoi je me suis adonné à la noble carrière de l'art, dit le maître de céans. Les uns, c'est par avis spécial du ciel. Je ne crois pas que le ciel et moi nous soyons en très bons termes ; les autres, des fils d'artistes, c'est par soumission aux volontés paternelles ; d'autres encore, des fils de bourgeois, c'est par insubordination à ces mêmes volontés. Moi, c'est par coquetterie. »

Un tolle s'éleva dans l'atelier.

« Blagueur, va donc ! » Sans blague, mes amis... Pour avoir le droit de conserver mes cheveux à une longueur rationnelle, car j'y tiens essentiellement à mes cheveux ! fit le peintre en passant la main dans lesdits cheveux, abondants, souples et ondes, d'une riche teinte d'or à reflets lumineux... — Je te crois ! je les vote tes cheveux !... Aux enchères la chevelure de X... le célèbre artiste ! Personne ne dit mot ? Adjugé ! — Laissez-moi donc parler... — Silence sur toute la ligne ! Allons, vas-y. Thérémène ! — Quand j'atteignis l'âge de cinq ans, on voulut me tondre, mais là, ras comme un genou, sans rançon ni merci ; on a des principes dans ma famille... — Et dans les nôtres aussi, monsieur l'aristocrate ! — Couper mes boucles, mes jolies boucles blondes dont j'étais fier comme d'une supériorité incontestable et incontestée ! je me révoltais : « Pourquoi les couper ? » — Parce que tu es un homme. — Mais oncle André a bien des cheveux longs, lui ! — Parce que c'est un artiste. — Alors je me ferai artiste ! C'était une décision irrévocable et sacrée. — Oh ! ce gosse a grand caractère ! — J'ai travaillé pour conquérir le droit d'étaler ma chevelure au soleil. — Ou à l'ombre. — Non, j'ai dit « au soleil ». Je ne voulais pas la porter humblement, honteuse-

ment, en fraude, je voulais m'en parer, la secouer fièrement comme une crinière au nez et à la barbe des tonsurés de tout âge... et de tout sexe. — Carlos, quand je ne dis pas de bêtises, inutile de m'en fournir de ton cru... Oui, mes amis, je considère la tonsure comme une dégradation physique et morale. Voyez les rois Francs, voyez Clodion le Chevelu... — Un cours d'histoire! Oh! la la, assez, assez! — Priver l'homme de sa plus noble... — Conquête... ah! non, faut pas! Je gagne aux courses. A moi les défenseurs du cheval... — Sa plus noble propriété, lui enlever son plus bel ornement, c'est un acte barbare, je le déclare! C'est pourquoi je suis heureux, au nom de la morale, au nom de la civilisation, au nom de l'art, de porter cette couronne d'or que la nature m'a mise au front en attendant cette autre couronne plus glorieuse peut-être, mais moins belle, que la postérité y placera. — Oh! cette modestie! As-tu fini! — Pas encore... Enrôlez-vous sous ma bannière, mes frères. L'union fait la force! Liguons-nous pour détruire les préjugés iniques! Empêchons les bourgeois de nous tondre, les barbiers de nous raser! — S'il n'y avait que les barbiers à nous raser! — Qu'y a-t-il encore? — Eh bien! qu'est-ce que tu fais depuis une heure?

Tony d'ULMES.

FESTIVAL DE BEAUREPAIRE

SONNET

La gaité dans le cœur de chacun est empreinte;
Sur chaque lèvres aussi le doux sourire est prompt;
Le bonheur, ce rayon rare nimbe le front,
Beaurepaire reçoit du vrai plaisir l'étreinte.

Dans ses drapeaux, ses fleurs, siègent l'espoir, la
Les bannières au vent bientôt s'agiteront; crainte,
Et des flots d'harmonie aux doux flots de l'Auron,
Pour charmer le pays, s'uniront sans contrainte...

Hourra! la lutte est grande en ce brillant tournoi,
La palme aux combattants produit un vif émoi,
Le succès à chacun semble crier: Espère!...

L'air, plein de mille sons, rend un magique effet...
Dans ce temps de discorde, au moins à Beaurepaire
On aura vu régner un jour l'« Accord parfait ».

Jean SARRAZIN.

CONCERTS-BELLECOUR

La Société des Concerts-Bellecour donnera le jeudi 6 juillet une grande fête artistique extraordinaire au bénéfice de M. Luigini père, qui prend définitivement sa retraite.

Pour cette soirée, les abonnements et les entrées de faveur seront généralement suspendues.

MONTPELLIER

De deux troupes de passage qui devaient donner des représentations à Montpellier dans le courant du mois de juin, aucune ne s'est présentée sur la scène de notre théâtre.

C'est d'abord M^{me} Segond-Weber et sa troupe qui font rendre la recette au moment du lever du rideau, sous prétexte que plusieurs artistes ne se sont pas rendus. Mauvaise plaisanterie!

Lundi dernier, la troupe Antoine devait donner une représentation de *Blanchette*, suivie d'ailleurs de plusieurs autres, mais probablement devant le peu d'importance de la location (14 fr.), une bande est apposée sur l'affiche annonçant que la représentation n'aura pas lieu pour « cause d'indisposition d'une artiste ».

Est-ce le peu d'empressement du public à retenir ses places qui est cause de l'indisposition? toujours est-il qu'un journal de la

localité relatant le fait intitule son article : *Une autre troupe de fumistes* et nous apprend que l'impresario de *Blanchette* se serait écrié en voyant l'énorme recette de la location : « Qu'est-ce qu'il leur faut donc à ces gens-là? Les *Pirates de la Savane*, sans doute! »

Assurément non. M. Antoine les *Pirates* pour une troupe moderne comme la vôtre? Non. Mais certainement autre chose de plus intéressant que *Blanchette*, et surtout un spectacle bien mieux composé.

GIULO.

Palavas. — La troupe de M. Granier a fait d'heureux débuts. Les spectacles, des plus variés, sont très suivis, et un public d'élite se presse tous les soirs dans la coquette salle du Casino.

Les concerts donnés l'après-midi par l'orchestre attirent une foule de dilettanti qui viennent écouter et applaudir les musiciens composant l'orchestre de M. Amalou.

G.

LES CŒURS

Une Rêveuse

Elle avait grandi simplement, élevée d'une façon routinière et monotone, par son père et sa mère. C'étaient de petits bourgeois paisibles, sans désirs, sans vices, dont la vie, aride et droite, ressemblait à une grande route uniforme et morne, sans gaieté ni soleil.

Ils l'avaient baptisée Angèle, comme en une prévision vague qu'elle serait un jour douce, pure et blonde comme un ange.

A mesure que les années passèrent, ils écartèrent plus soigneusement de son esprit d'enfant toute préoccupation trop forte, toute pensée d'étude du monde, enserrant son petit raisonnement des entraves du banal et du « convenu » qui font, en général, le fond de l'éducation féminine. Ils murèrent en quelque sorte son cerveau aux clairvoyances de la vie, sous le bandeau serré de cette même éducation fausse, où il entre moins de principes réels que de préjugés. Et si, parfois, dans l'éveil de sa jeune intelligence, alerte et souple, prête à se pencher sur les mystères de la société, elle exprimait un étonnement et questionnait sa mère, celle-ci lui fermait invariablement la bouche, avec cette phrase très simple, qui la dispensait de toute explication embarrassante à fournir, quelle qu'elle fût, pour la médiocrité de son optique intellectuel : « cela ne regarde pas les petites filles. »

Le père approuvait doucement, toujours de l'avis de sa femme; et tous deux sentaient grandir en leur conscience, l'intime confiance qu'ils avaient de remplir leurs devoirs d'éducateurs, d'être des parents soucieux du bonheur de cette enfant dont ils étaient fiers. Au reste, partout autour d'eux, dans le voisinage, l'étroit cercle de leurs relations, on disait d'Angèle : « Quelle charmante jeune fille, douce et bien élevée ! »

C'était, de plus, une nature songeuse et tendre, dont le jugement et la pénétration, ainsi garantis par les ceillères de la prudence paternelle et maternelle, aboutissaient logiquement à une ignorance absolue du mal et des boursiers humains. De sorte que, réduite aux seules ressources de son imagination, elle comprenait la vie comme un rêve sans fin, éternellement plaisant et cher. Et si quelquefois, un soudain « pourquoi ? » surgissait dans son esprit, troublant un instant sa quiétude, elle cherchait, s'ingéniait à résoudre seule le problème; mais en l'inaltérable sérénité de son âme, elle n'en tirait jamais que des conclusions souriant à ses espoirs.

Elle s'était fait de l'existence qui serait la sienne, qu'elle saurait atteindre et prévoir une vision rayonnante et pure, dont nulle souillure n'éteignait l'éclat.

En attendant, elle vivait aussi peu que possible, ne condescendant aux matérialités de la

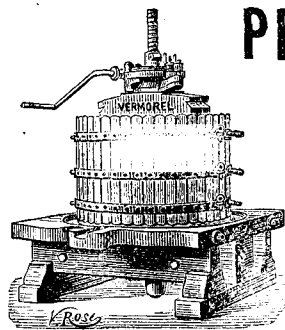


CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

V. VERMOREL

A Villefranche (Rhône).

355 premiers Prix et Médailles



PRESSOIRS

perfectionnés

FOULOIRS

A VENDANGES

Fabrique de

Caves et Foudres

ALAMBICS

CHARRUES VIGNERONNES, POMPES A VIN

Demander les Tarifs

PAS de BONNE CUISINE

SANS Tapioca Rils

Exiger la Marque de Fabrique l'AS de TRÈFLE à QUATRE FEUILLES

Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épicerie et de produits alimentaires.

Gros : 262, Boulevard Voltaire, PARIS.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

CHRONIQUES : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : l'Exposition des Journalistes, par G. Lenôtre. — Théâtres, par H. Lemaire. — Chronique musicale, par A. Boisard. — Promenades vélocipédiques, par Ch. de Coynart. — Le nouveau chemin de fer de Limoges à Brives, par B. de Willemonne. — Courrier de l'Exposition de Chicago, par F. Meyer.

Explications des gravures, Echecs, Rébus, Bibliographie, Récréations de la famille, Science amusante, Revue comique, etc.

En supplément: *Ce qu'elle voulait*, roman par Pierre Maël, illustrations de Marold.

vie qu'en ce qu'elles avaient d'absolument inévitable. Elle passait des journées entières, immobile en quelque coin, bâissant des romans, la pensée tendue à la poursuite de chimères, la tête pleine de choses fantastiques et toute fleurie de songes d'amour.

L'Amour ! Il devait être l'éblouissement suprême de ses vingt ans tout proches. Il apparaîtrait un jour, celui qui ferait lever l'aube étincelante et nouvelle sur sa tête ; il apparaîtrait, et tout de suite, elle le savait, son âme le reconnaîtrait... Et ce serait des joies sans fin, une suite d'heures bénies, de moments ardents où s'échangeraient de tendres mots... Il serait paré d'une grâce légère et seyante ; il lui témoignerait cette chevaleresque tendresse, respectueuse et galante, telle qu'en montraient à leur dame, les nobles seigneurs d'autrefois. Il aurait leur allure aussi, ce pas décidé et triomphant qu'ils prenaient pour aller au rendez-vous, quand minuit sonnait par les rues noires... Et dans les soirs enflammés d'août, sous la splendeur lumineuse des cieux, couché à ses pieds, en une pose d'humble prière, le long des plis droits de sa robe, il lui dirait des douceurs infiniment chastes, en lui baisant le bout des doigts... Dans ces instants divins, le ciel serait plus suave et les astres plus clairs.

Mais, il arrivait qu'au paroxysme d'extase de la vision si chère, une voix vint la rompre brutalement, en faisant frissonner Angèle de désillusion et de chagrin. C'était sa mère qui de la cuisine, criait avec impatience : « Ton père va rentrer... mets donc le couvert. »

Alors, elle se levait avec un soupir, et, docile, obéissait.

Mais elle aimait rêver, surtout, dans les calmes nuits étoilées, dont la pureté sereine la transportait d'un émoi si intense, qu'elle se sentait parfois défaillante, comme d'une volupté trop forte qui l'aurait brisée. En ces moments, elle obéissait à des élans éperdus, qui lui faisaient jeter ses bras affolés et suppliants, vers ce bonheur dont la prescience l'étourdissait, dont lui parlait ce ciel magique, et qu'elle sentait prochain...

Or, un soir que seule, et rentrée dans sa chambre, après le baiser d'adieu à ses parents, elle s'était accoudée à la fenêtre pour rêver, sous le flot argenté de la splendeur lunaire, un frémissement le cordes fines, les soupirs aillés d'un violon frappèrent soudain ses oreilles... Puis, bientôt, des paroles s'entendirent, mêlées à l'harmonie de l'instrument, au chant des notes, des notes douces, émues et tendres, envolées et bondissantes dans l'air pur de la nuit. C'était une de ces antiques romances d'amour où la même phrase passionnée revient à chaque mesure, faite des mots, toujours semblables aussi, qui doivent éternellement troubler les pauvres âmes palpitantes des jeunes femmes.

Angèle écoutait, grisée d'enthousiasme et d'émoi, prête à crier d'allégresse... Une petite suffocation emplissait sa gorge, le bruit d'un cœur trop gonflé d'ivresse et qui déborde ; elle soupira d'une voix attendrie et mouillée : « Oh ! mon Dieu ! merci !... » Car c'était pour elle, elle le comprenait, elle en était sûre, que s'était levée cette soirée divine, et c'était vers elle que montaient ces chants amoureux. Il devait être là, celui qu'elle attendait, l'être cher à son être, si longtemps appelé. Elle en avait la certitude, et gardait aux lèvres un sourire d'extase, dans l'attente confiante d'une apparition. Et tout à coup, en effet, comme elle se retirait un peu du balcon pour voir de recul autour d'elle, avec plus d'ensemble, il se montra à une fenêtre voisine, dans la lueur d'argent tombant en écharpe, de la lune, entre deux pans de murailles... Alors, dans la joie tumultueuse qui l'envahit, elle se dressa, pleine d'espoir et de foi, ouvrant des bras éperdus, comme pour étreindre ce bonheur qui arrivait enfin...

L'archet lui jeta, pareille à une réponse et une confirmation, une phrase de mélodie qui eût pour son âme enfiévrée la saveur d'une caresse ; puis, il se tut. Angèle demeura une partie de la nuit accoudée au balcon, mais le musicien ne reparut pas.

La distance et l'obscurité lui avaient à peine permis de l'entrevoir. Elle savait seulement qu'il était jeune ; mais, il devait être aussi, sans doute, beau, superbe et fier, supérieur aux autres hommes...

Ses rêves, dès lors, eurent une alimentation plus solide ; et toute la journée, elle soupirait après l'heure bénie du soir qui la ramenait en sa chambre, énamourée et ravie, l'oreille tendue aux chants de l'amant discret qui, par excès de prudence peut-être, semblait ne jamais la voir.

Elle interrogea des gens autour d'elle, avec circonspection, et finit par apprendre d'une voisine de palier, qu'il se nommait Valentin, — un nom d'opéra-comique, — Valentin Guillard, qu'il vivait seul, et était attaché au ministère de la marine où son père lui-même occupait un modeste poste de sous-chef de bureau. Cette coïncidence lui fit tout de suite entrevoir la possibilité d'un rapprochement ; et dès lors, cette idée ne la quitta plus. Elle se creusa la tête pour découvrir un moyen plausible, innocent en apparence, qui permit à Valentin Guillard de pénétrer chez ses parents. L'appartement du jeune homme était situé dans une aile de bâtiment, construite en retour, et prenant accès sur une rue voisine, mais qui faisait néanmoins partie du même immeuble qu'elle habitait. Et elle ressentait une étrange jouissance, mêlée d'un peu d'amertume à songer qu'un même toit les abritait et que leurs deux cœurs destinés l'un à l'autre n'étaient séparés que par quelques murailles de pierre. Elle étudia successivement et passa en revue la série des accidents romanesques employés pour un rapprochement en un cas semblable au leur, par les héros des aventures d'amour qu'elle avait lues. Mais elle comprit que ces moyens qui donnaient de si beaux résultats dans les livres étaient tout à fait impraticables dans la vie réelle et qu'il fallait y renoncer.

Elle s'ingénia alors à découvrir quelque habile stratagème qui ne fit naître aucun soupçon dans l'esprit de ses parents ; elle se jura d'être patiente et réfléchie, de ne pas agir à la légère, sans être sûre à l'avance de l'efficacité de sa ruse, et pour ne pas compromettre, par une imprudence, ce qu'elle jugeait devoir être le bonheur de toute sa vie.

A deux mois de là, vint la fête de son père. Après avoir longuement réfléchi, comme elle faisait maintenant en toutes choses, cherchant toujours le parti à tirer des moindres circonstances pour servir son projet, elle lui fit cadeau d'un jeu de loto. Ce fut presque un événement dans cette vie bourgeoise et la première partie eut lieu avec une vague solennité.

Dès lors, chaque soir après le dîner, la boîte au jeu était apportée sur la table de la salle à manger, autour de laquelle les parents et la jeune fille s'installaient sereinement.

Cependant, peu à peu, ce qu'elle avait pressenti arriva. A force d'habitude, les parties en famille, si goûtées les premiers temps, et réduites à ces trois partenaires immuables, finirent par sembler monotones et lassantes. Seule, Angèle tenait bon, déclarant : « Mais si, mais si, c'est très amusant... seulement il faudrait être plusieurs... »

Un jour enfin, elle insinua d'un ton de légèreté indifférente : « Ecoute papa, tu devrais inviter un ou deux collègues... le vieux Grimaud par exemple, avec... avec n'importe qui... Tu verrais qu'on ne s'ennuierait plus... Sans compter que ces amitiés là pourraient te servir au ministère... » A cette dernière phrase, chatouillant un confus sentiment d'ambition dormant en lui, le père eut un frémissement subit et son regard se tourna vers sa femme pour la consulter. On discuta alors minutieusement le pour et le contre du projet ; la mère craignait qu'on ne salât l'appartement et qu'il y eût beaucoup à nettoyer le lendemain ; mais d'autre part, elle réfléchit que des relations plus étendues avec ses collègues, pourraient en effet être utiles à son mari et le poser au ministère. L'idée indifféremment émise par Angèle et dont elle ne vit que le côté pratique, finit ainsi par lui paraître acceptable ;

et on invita des amis dès la semaine suivante. On les choisit parmi ceux dont la demeure était le plus proche et sur l'exactitude desquels on serait plus en droit de compter. Naturellement ce qu'avait prévu Angèle eut lieu ; Valentin Guillard habitant la maison, fut invité. La jeune fille en éprouva un ravissement intense ; les parents ne devinèrent rien, n'eurent aucun soupçon.

A dater de cet instant, l'existence d'Angèle fut transformée. Elle ne pensait qu'à Valentin et ne vivait que de sa présence ; elle ignorait tout ce qui se passait autour d'elle et son bonheur se limitait à l'éclat de ce regard d'homme, qui plongeait en elle comme une flamme... Lui, se montrait courtois et réservé et elle s'applaudissait de cette discrétion qui ne trahissait pas d'amour.

Cependant, après le premier échange de ces phrases banales qu'on se dit entre inconnus, dont le cœur et le sentiment demeurent étrangers l'un à l'autre, Valentin en vint à se départir un peu de sa correction sévère. Et peu à peu, pour se secouer de l'ennui qui tombait sur lui, durant les interminables parties de cartes ou de loto avec son sous-chef, il s'attarda aux regards des beaux yeux d'Angèle, levés sur les siens comme un appel ou une prière. Tout en buvant le thé léger et fade, pareil à un breuvage de malade, confectionné et offert par la mère, il commença auprès de la fille, une de ces cours banales et vagues dont on n'attend rien, mais qui suffisent à satisfaire et à illusionner ce besoin d'amour qui tourmente l'âme humaine.

Angèle planait en plein rêve. Cette vie d'extase dura des semaines.

Mais voilà qu'un jour, soudain, Valentin Guillard mourut... Elle eut un chagrin fou, mais demeura les yeux secs, attendant son heure, si sûre qu'elle était, que la mort allait venir la prendre, elle aussi.

Le soir même de l'enterrement, comme elle se tenait en un coin de la salle à manger, affaissée dans l'ombre et ses paupières closes, le nom du bien-aimé prononcé tout près d'elle, frappa subitement son oreille à travers sa torpeur. Ses parents causaient, ne l'apercevant pas ; leur visage animé luisait sous le rayon de la lampe. Elle fut rusée et écouta sans bouger... Le père qui s'était rendu à l'enterrement dans l'après-midi disait : « ... il est enterré dans la cinquième division... tu sais bien ma bonne amie, c'est là qu'est l'oncle Pierre... eh ! bien un peu sur la gauche, la troisième tombe... » Un peu après, il reprit :

— C'est tout de même triste une mort pareille... Se faire tuer par le mari d'une femme dont on est l'amant, bêtement, comme un renard pris au piège !... J'aurais cru ce garçon-là plus fort. C'est égal, voilà une femme qui doit avoir quelque chose sur la conscience... hein, ma bonne ?

— Oh ! ces créatures !... riposta la mère avec tout l'écrasant mépris de son orgueil de femme qui se proclame honnête, sans avoir jamais connu les tentations qui affolent et dont le domptage seul, consacre les cœurs forts.

Les deux époux se retournèrent au cri soudain d'Angèle... Elle s'était dressée, hagarde de l'effroyable chose entendue ; et comme ils allaient l'atteindre de leurs bras tendus, elle leur échappa et tomba raide sur le parquet. On la transporta en son lit et elle eut une fièvre cérébrale terrible. Ses parents ne soupçonnèrent rien, ne comprirent rien, comme toujours.

Après des semaines de mal, elle guérit enfin ; mais elle resta blanche de teint, pareille à une morte, et voûtée comme si le poids des pensées tumultueuses emplissant sa tête l'eût fait pencher vers le sol. Elle ne causait plus, grave et sombre, perdue en une contemplation intérieure. Un ravage s'était fait en elle, sous le coup formidable d'une révélation... Elle avait maintenant l'intuition des matérialités de l'amour, et des phrases de romans lus autrefois et qu'elle n'avait pas comprises, lui revenaient à l'esprit ; elle entrevoyait aussi toutes les laideurs de la vie, les choses vilaines et tristes, les hideurs

morales qui salissent l'âme des hommes et dont leur conscience ne paraît seulement pas troublée. Elle avait aussi des fureurs d'amante trahie et songeait au mort avec un sentiment de haine amère et sauvage...

Les jours s'écoulaient et elle gardait sa peine.

Mais un soir, poussés par un instinct, comme ses parents venaient de sortir, la laissant seule au logis, elle mit un chapeau sur sa tête, jeta un mantelet sur ses épaules, et chancelante encore un peu, quitta la maison à son tour. L'air tiède et le voile léger du crépuscule remuèrent son être ainsi qu'autrefois... Elle marcha longtemps, puis arriva au cimetière. Elle erra dans le vaste champ ensemené de restes humains, et quand elle eût découvert la cinquième division, se rappelant ce qu'elle avait entendu dire à son père, elle tourna à gauche. Après quelques pas, elle aperçut une pierre tombale qui avait un aspect neuf et que précédait, bordé d'une grille basse, un coin de jardin plein de fleurs.

Elle lut : Valentin Guillard, trente ans ; et sans même s'arrêter à l'inscription pompeuse qui célébrait les vertus du défunt, elle s'agenouilla, les mains jointes sur le fer de l'entourage. Elle pria... Alors, le cœur soudain desserré de l'affreuse étreinte du mal, et élargi par une pitié profonde, elle soupira d'un souffle de sa petite voix, grave et douce : « Je vous pardonne, Valentin, je vous pardonne. » Eddy.

(Reproduction interdite).

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

La lourdeur de certains fonds étrangers, de l'Italien et de l'Extérieure notamment, a pesé sur l'ensemble de la cote.

Le marché de nos rentes a été plus animé que ces jours derniers. L'approche de la liquidation n'a pas été sans amener aussi quelques affaires.

Le 3 %, qui finissait hier à 98 clôture à 97.82 après 97.75 au plus bas. L'Amortissable finit à 98.75, le 4 1/2 à 106.22.

Le Crédit Foncier clôture à 972.50. Le Crédit Lyonnais demeure à 762.50, la Société Générale à 470 et le Comptoir national à 485.

Le Suez fait 2.683.75 derniers cours.

Parmi les fonds étrangers, l'Italien recule à 92.25 pour finir à 92.35 au lieu de 92.92 précédente clôture ; on a parlé du rétablissement de l'affidavit pour l'encaissement des coupons en France et aussi de l'état précaire des finances de l'Italie. L'Extérieure reste à 66 1/4 et 5/16. Le Turc fait 22.07, le Hongrois 96 13/16, le Portugais 22 13/16.

Le Russe 4 %, Consolidé se traite à 99.45, le 3 % 1891 à 78.75 et l'Orient à 69.05.

Le Rio ferme à 379.

Le meilleur antiscorbutique et rafraîchissant connu est la **Tisane Dussolin**. Il suffit d'en prendre une cuillerée à café chaque matin.

BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON

Universelle, Internationale et Coloniale

EN 1894

Sommaire du n° 20. — 29 Juin 1893.

Lyon et ses monuments : La Fontaine des Jacobins (notice). — Comité supérieur de l'Exposition (procès-verbal de la séance du 22 juin 1893). — Comité supérieur consultatif (composition définitive). — Comité de Paris (quatrième liste). — Composition des groupes : Groupe IV. — Rectifications. — Chronique : Exemple et devoir. — L'avenir de l'Exposition. — Choses lyonnaises. — Nouvelles de l'Exposition : Le projet J. Barbier. — Les Sciences et leurs applications contemporaines : La Photographie (suite et fin). — Bulletin financier.

GRAVURE : La Fontaine des Jacobins.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
France.....	4 fr.	8 fr.
Etranger (union postale).	5 fr.	9 fr.

Administration, Rédaction et Vente en gros
14, rue Confort, LYON

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.



Le meilleur régénérateur des forces que l'on puisse employer contre : l'épuisement des organes, les douleurs de l'estomac et de la tête, les mauvaises digestions, les maladies du foie, des nerfs et toutes les maladies résultant de la fatigue et des vices du sang est la Tisane Dussolin ;

le meilleur tonique, dépuratif, anti-glaireux et antibillieux connu est la Tisane Dussolin.

C'est un fortifiant et reconstituant des forces et du sang. Suivant les doses, la Tisane Dussolin

produit un effet Dépuratif, Laxatif ou Purgatif, et guérit la constipation en régularisant les fonctions ; elle combat l'anémie, la chlorose, les lourdeurs et maux de tête, les rhumatismes, la goutte, les douleurs ; elle reconstitue et purifie le sang et chasse les humeurs. — Prix : 4 fr. 50 le flacon. Exiger sur chaque flacon la marque de fabrique déposée : une amazone à cheval. La Tisane Dussolin se trouve à Paris chez Derbecq, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et dans toutes les pharmacies.

Une Notice explicative indiquant la manière de s'en servir est jointe à chaque flacon.

Dépôt à Lyon : Pharmacie PRUDON, 3, Rue de la République

FAITES VOUS-MEMES
PRÊT A BOIRE
à la minute et sans filtration
un litre de vrai
VIN DE QUINA
avec un flacon de
1.25

QUINA-ABRIC

1.25

EXIGER la
Signature de l'inventeur
H. ABRIC. — Se méfier
des imitations vendues sous le nom
de Quina fluide ou Extrait de Quina
FABRIQUE A LYON :
Pharmacie GAUDET, 31, rue de l'Hôtel-de-Ville
Dépôt dans toutes les Pharmacies

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

SE TROUVE PARTOUT

THÉ
DES
MANDARINS

DÉPÔT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes	8 fr.	125 grammes	2 fr. 50
250 —	4 fr. 50	50 —	1 fr.

MARQUE DÉPOSÉE

ST PERAY-MOUSSEUX

Blanc et Rose

CHARLES JOURDAN & C^{IE}

St-PERAY et VALENCE

Vins fins et ordinaires

DEMANDER ÉCHANTILLONS
ET PRIX COURANTS

PLUS DE CORS AUX PIEDS

CEils de perdrix, Durillons, Verrues, GUE-RISON INFAILLIBLE et sans douleur à l'aide du

BAUME DAMON

Pharmacie, r. Rochedouart, 84, PARIS. 1 fr. le flacon et 1 fr. 25 contre mandat ou timbres-poste. — Dépôt: M. BÉARD, pharmacien, place des Terreaux, Lyon, et dans toutes les pharmacies.

VIN
Envoi gratis et franco, sous enveloppe PETIT LIVRE

contenant plus de 150 recettes et prix-courants, des matières pour faire soi-même à 2 sous le litre et sans frais d'ustensiles Cidre de pommes sèches, Vin de raisins secs, Bière, et avec économie de 50 %. On peut fabriquer Cognac, Eau-de-Vie de Marc, Rhum, Absinthe, Kirsch, Bitter, Genièvre de Hollande, Liqueurs exquises et hygiéniques: Chartreuse, Benedictine, Raspail, Menthe, etc. Bouquets pour tous les vins. — Produits pour guérir toutes les maladies des vins et pour la clarification de tous liquides — Matières premières pour parfumerie. — Extraits de fruits pour colorer vins de raisins secs, piquettes, etc. — Parfums pour tabacs à priser et à fumer et cent autres utilités de ménage. Ecrire BRIATE et C^{ie}, négociants, à Prémont (Aisne). Pas de timbre à adresser pour envoi franco.

LE COURRIER DES MODES PARISIENNES

12 pages - 15 centimes
plus complet que les journaux à 25 cent.
publie chaque samedi 50 modèles élégants et pratiques de robes, manteaux, chapeaux, costumes d'enfants, ouvrages, etc., avec explications et patrons découpés. Feuilletons, Causerie médicale par M^{me} le D^r BERTILLON. Etude: QUE FERONS-NOUS DE NOS FILLES? décrivant toutes les professions et métiers pouvant être exercés par des femmes. Nombreuses primes. Chez tous les libraires.
ABONNEMENTS D'ESSAI
Pour 3 mois (156 pages), le journal simple: 2^{fr} 50. Avec chaque fois une gravure coloriée, 3 mois: 5^{fr}. Pour s'abonner, envoyer mandat-poste ou timbres aux Editeurs: IMANS & C^{ie}, 33, RUE DE VERNEUIL, PARIS

BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON
Universelle, Internationale & Coloniale en 1894
Journal officiel de l'Exposition

Il contient tous les renseignements pouvant intéresser les Visiteurs et les Exposants.

Journal Illustré: Huit pages.

ADMINISTRATION, RÉDACTION ET VENTE EN GROS

LYON -- 14, rue Confort, 14 -- LYON

ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE.....	4 fr.	8 fr.
ÉTRANGER (Union postale).	5 »	9 »

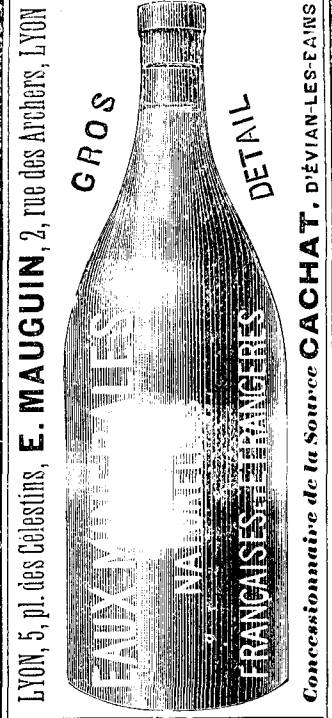
ON S'ABONNE

A L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort — LYON

Prix du Numéro: 15 cent.

ENVOI FRANCO D'UN NUMÉRO SUR DEMANDE AFFRANCHIE



ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

A L'AGENCE V. FOURNIER

14, Rue Confort, 14
LYON



"NICE ROSE"

CHARMS AND BEAUTY RESTORER

LAIT AMÉRICAIN SANS RIVAL DONNE AU TEINT UN ÉCLAT D'ÉTERNELLE JEUNESSE
Veloutée, Savon exquis, Extrait pour Mouchoir, à base de "NICE ROSE"

CHEZ TOUS LES PARFUMEURS:

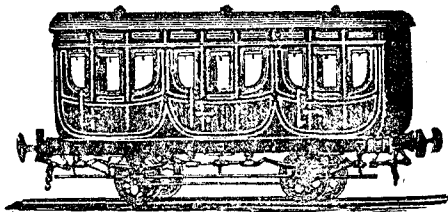
Flacon de lait pour essai, 1 franc 50; franco contre 1 franc 60
Adressé à MM. J. BOUVAREL et V^e BERTRAND, agents généraux à Lyon.
V^e en gros pour PARIS, 16, rue du Parc-Royal. — DIRECTION à NEW-YORK.

SERVICE D'ÉTÉ VIENT DE PARAÎTRE SERVICE D'ÉTÉ

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de l'Est de Lyon,
de l'Ouest-Lyonnais et de Lyon à Trévoux.

LE WAGON



Contenant le service de toutes les correspondances avec les gares de ces diverses lignes.
Le prix des billets simples et aller et retour.

Prix: 30 centimes; franco par la poste: 35 centimes.

EN VENTE

A l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses succursales de
St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Dijon et Valence
Dans les Gares, Librairies et Marchands de Journaux.